

PAGES
MANQUANTES



(Botticelli)

LA MADONE

Juillet

... Midi ...



ressaille, ô Terre, et multiplie
L'effort de ta maternité ;
Toi, Ciel, à sa fécondité
Que ta fécondité s'allie.

Jamais votre commun désir
Ne méritera, quoi qu'il fasse,
Que Dieu couronne de sa grâce
Ce qu'Il n'a point daigné choisir.

Aussi la Vierge triomphante
S'écrie au cantique inspiré :
" Le Seigneur a considéré
La bassesse de sa servante ! "

M. Marienlob.



PALESTINE

GALILÉE ET JUDÉE



A PALESTINE est une terre de souvenirs, vers laquelle on tourne volontiers ses regards et ses désirs. Elle intéresse le savant, qui étudie avec curiosité et jamais sans profit la part considérable qu'elle prit, quoique presque toujours indirectement et à cause de sa situation, dans le mouvement général de l'histoire des peuples anciens. Pour le chrétien, elle est la terre privilégiée, dans laquelle Dieu appelle de loin le peuple de son choix, et où pendant des siècles, par une communication directe de ses volontés, il le façonna, — instrument assez rebelle et toujours imparfait, — pour le faire servir à la plus merveilleuse des œuvres divines en faveur de l'humanité.

Les pages qui suivent ont pour but de présenter aux lecteurs, — sans aucune prétention, d'ailleurs, à la rigoureuse exactitude scientifique, — quelques aperçus sur ce singulier pays. On a choisi, pour le décrire, l'époque où il atteignait sa plus grande splendeur, et qui fut en même temps celle de la préparation immédiate à l'apparition de l'Évangile.

Et pour procéder avec quelque méthode dans cette rapide esquisse, on y fera connaître d'abord *le pays*, puis ses *habitants*, et enfin le *sort* que des circonstances diverses ont ménagé à ces derniers.

Et d'abord, le *pays*.

Il est petit, si petit que dans l'antiquité les savants, avec leurs idées impérialistes, y trouvaient matière à plai-

santerie, et que les politiques, non moins impérialistes, furent plus d'une fois trompés dans leurs plans pour avoir mesuré son importance sur son étendue. Et aujourd'hui encore, quoique mieux avertis, quand on considère la place immense que ce pays tient dans l'histoire, on est étonné de voir la très humble place qu'il occupe sur le globe.

La Palestine est sise sur les bords de la Méditerranée, aux portes du désert d'Arabie, entre la Syrie et l'Égypte. C'est, comme diraient les géomètres, un cône oblique tronqué, dont la base, de quatre-vingts milles, s'appuie sur la péninsule sinaïtique, dont le sommet, de vingt-trois milles, touche le Liban ; il a une longueur de cent cinquante milles, environ. Il se divise, dans sa longueur, en trois parties bien distinctes : la côte maritime, la montagne, et la vallée de l'unique fleuve qui coule à sa frontière orientale.

C'est par erreur que l'on a appelé ce pays Palestine, et les Grecs en sont responsables. Ce nom ne peut s'appliquer qu'à une portion, la moindre, à savoir, la côte maritime dans sa partie méridionale, celle habitée par les Philistins ; les Grecs, eux, l'ont appliqué à tout ce qui leur a semblé constituer avec la côte une unité géographique. Les chrétiens ont trouvé, pour d'autres raisons, qui ne sont ni géographiques, ni politiques, mais religieuses, un autre nom à ce petit morceau du monde : ils l'appellent la Terre-Sainte, et désignent par là tous le pays déjà sommairement décrit, mais particulièrement la montagne et la vallée, c'est-à-dire le territoire israélite proprement dit. C'est celui-ci seulement qui pour le moment nous intéresse.

On ne saurait mieux se représenter la masse rocheuse qui constitue le pays d'Israël qu'en le comparant à quelque monstre anti-diluvien, qui se serait couché dans les sables entre la Méditerranée et le Jourdain, ayant la croupe accolée aux dernières rampes du Liban, et la tête tournée vers le midi. Ce pays offre en effet l'aspect d'un squelette, avec son échine régulière, composée de pics ou de sommets successifs, d'où partent comme des espèces de vertèbres s'abaissant à droite vers la mer, à gauche vers le Jourdain, et laissant entre elles des vallées profonde et étroites. Ce monstre, qui n'a assurément rien de terrible, offre deux divisions naturelles : le tronc, plus massif, plus compact, et comme mieux nourri, et la tête, plus osseuse, plus maigre, plus sèche. C'est la Galilée et la Judée.

La Galilée occupe la partie septentrionale de la Terre Sainte, ou Palestine ; c'en est aussi la plus remarquable par sa beauté et sa fertilité.

On est en pleine montagne. Le terrain y prend, sur une étendue de seize cents milles carrés les formes les plus variées, en gardant toujours la mesure et les proportions qui font la beauté. Au nord, il s'étend en un plateau largement ondulé, se soulevant en vagues longues dont les sommets sont couronnés de bois, et entre lesquelles verdoient des prairies aux gazons si riches et si frais qu'aujourd'hui encore les Anglais ne les peuvent comparer qu'à ceux de leurs parcs. C'est la zone des pâturages.

À l'ouest, du côté de la Méditerranée, il s'abaisse doucement, par pentes molles, en croupes arrondies, où se forment des terrasses naturelles qui se couvrent d'oliviers en si grande quantité, qu'un poète pouvait dire d'Aser, l'heureux habitant de ce coin de Palestine, qu'" il baignait ses pieds dans l'huile ", et qu'à Jérusalem les économistes du temps constataient qu'en Galilée on pouvait facilement nourrir d'olives mille soldats là où, en Judée, un enfant n'aurait pu trouver sa subsistance.

Au midi, le terrain s'affaisse plus lentement encore, et avec moins de régularité. Tout en courant vers la plaine d'Esdreton, qui limite la Galilée au sud, il s'attarde à montrer les aspects les plus divers, les plus compliqués : tantôt il s'élève en pic, comme à Safed, tantôt il s'étend paresseusement en plaines longues et unies, puis se relève en dôme, comme au Thabor, pour se creuser bientôt plus loin en vallées profondes et en gorges sauvages ; partout jouissant de la même fécondité merveilleuse, se couvrant de blés dont la richesse et l'abondance était proverbiale dans tous les pays d'alentour et jusqu'au delà de la mer.

À l'Est, la montagne s'incline précipitamment vers la vallée du Jourdain, le fleuve sacré, et vers le joyau de la Galilée et de toute la Syrie, le lac de Génésareth. C'est ici, sur les bords de cette mer intérieure, minuscule Méditerranée près de la grande, que se rencontre, dans ce pays si fertile et si beau, la plus grande fertilité et la plus grande beauté.

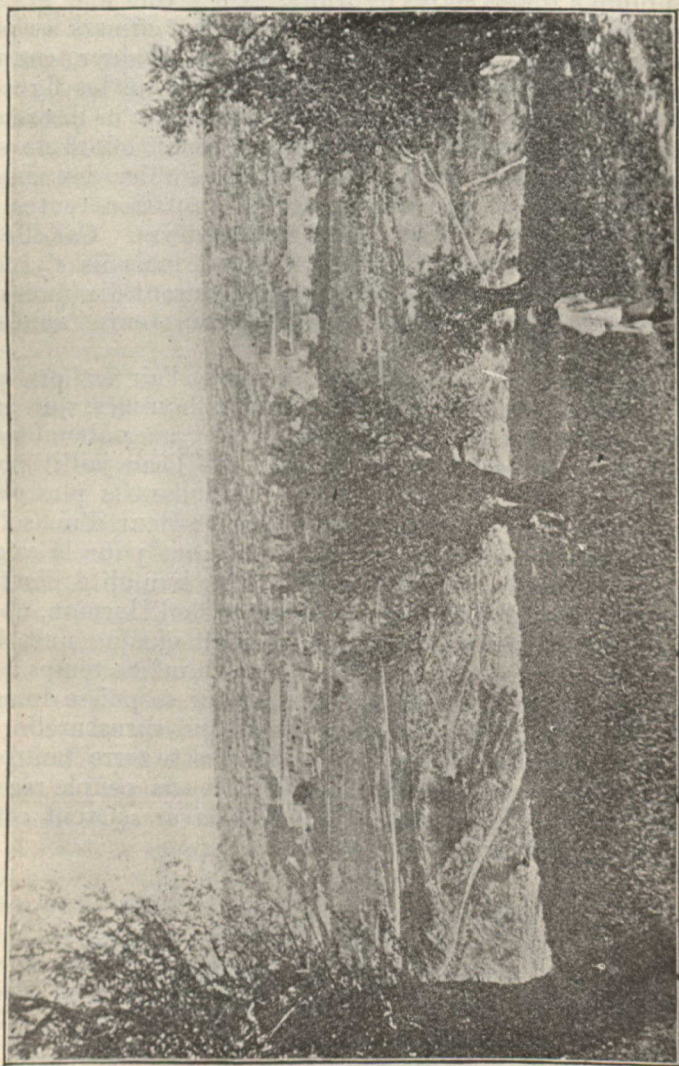
Voici comment l'historien Josèphe en parle : " La terre qui environne le lac de Génésareth et qui porte le même nom est également admirable par sa beauté et par sa fécondité. Il n'y a point de plantes que la nature ne la

rende capable de porter, ni rien que l'art et le travail de ceux qui l'habitent ne contribuent pour faire qu'un tel avantage ne leur soit pas utile. L'air y est si tempéré qu'il est propre à toutes sortes de fruits. On y voit une grande quantité de noyers, qui se plaisent dans les climats les plus froids ; et ceux qui ont besoin de plus de chaleur, comme le palmier, et d'un air doux et modéré, comme les figuiers et les oliviers, n'y rencontrent pas moins ce qu'ils désirent ; en sorte qu'il semble que la nature, par un effort de son amour pour ce beau pays, prend plaisir d'allier des choses contraires, et que par une agréable émulation toutes les saisons favorisent à l'envi cette heureuse terre. Car elle ne produit pas seulement d'excellents fruits, mais ils s'y conservent si longtemps que l'on y mange durant dix mois des raisins et des figues, et d'autres fruits durant toute l'année". (*Guerre des Juifs*, III, 35).

Ajoutez à cela que par tout le pays, l'air est presque aussi favorable tant aux plantes, qu'aux hommes, que surtout les sources y sont très nombreuses et assez abondantes pour donner naissance à un fleuve ; que l'eau jaillit pour ainsi dire de tous côtés à sa surface, répandant la plus délicieuse fraîcheur et corrigeant ce que l'ardeur d'un soleil toujours brillant pourrait avoir de menaçant pour la végétation. Ce parfait arrosage du sol, cette humidité bienfaisante sont dès au voisinage du Liban et de l'Hermon, dont les sommets couverts de neige envoient chaque nuit des nuages d'une rosée fécondante, et font en même temps à ce doux pays le cadre le plus enchanteur qui se puisse imaginer. Ils donnent la note grave et presque surnaturelle au sentiment de poésie qui se respire dans cette terre tant privilégiée, et attirent vers eux les désirs de son peuple reconnaissant, sur les lèvres duquel dut se trouver souvent cette strophe du *cantique* :

Quand soufflera la brise du soir
Et que les ombres s'allongeront sur la terre,
J'irai vers la montagne de l'Hermon
Et sur les premières rampes du Liban.

Que l'on couvre maintenant cet heureux pays de villes et de villages, de fermes et de villas ; qu'on l'imagine sillonné en tous sens par les routes les plus fréquentées du



JÉRUSALEM VUE DU MONT DES OLIVIERS

monde d'alors — car la Galilée est le carrefour de l'univers ; qu'on se rappelle qu'il a pour voisines, à l'est la Décapole, confédération de dix villes grecques les plus riches, les plus élégantes, les plus intellectuelles de tout l'Orient ; au nord la Célésyrie, dont il est lui-même comme le gracieux portique, — cette Célésyrie si belle qu'on en faisait le paradis des dieux, un Olympe Asiatique, où Adonis, le dieu de la beauté avait son berceau et renaissait tous les ans ; à l'est la richissime Tyr, le grand entrepôt du commerce mondial, la vieille éducatrice des races européennes ; — et l'on aura alors une idée assez complète de ce qu'était ce coin de terre qui portait le doux nom de Galilée.

Son contraire, son repoussoir, si l'on peut dire, c'est la Judée.

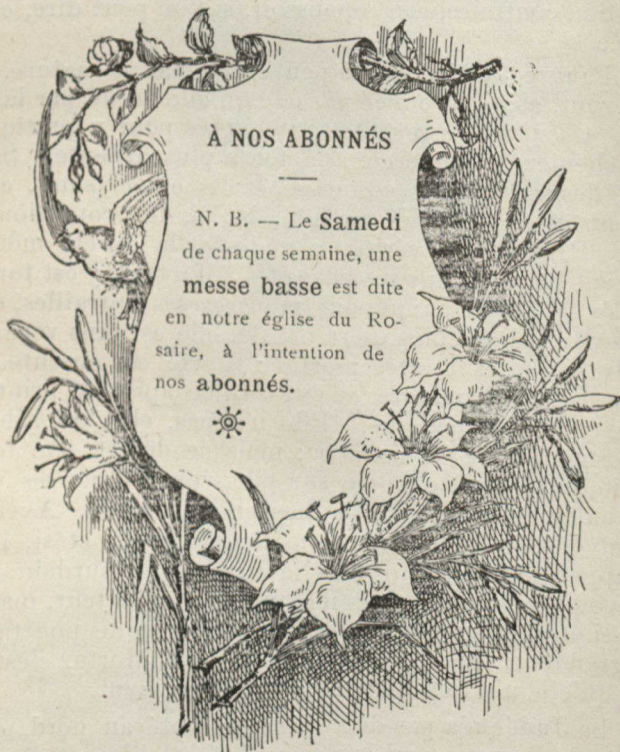
Pauvre Judée ! aussi peu gatée par la nature, ou si l'on veut, aussi éprouvée par elle qu'elle le fut par la destinée. C'est une terre faite tout exprès pour y pratiquer le détachement et s'exercer à la foi la plus ardente. Son sol a été façonné par les secousses et les cataclysmes, comme son histoire. Rien de mesuré, de lié, de proportionné en elle. Partout la sévérité, la rudesse, la dureté même, et souvent l'effroi, dans ses paysages. La terre y est torturée, elle s'y déchire comme pour montrer ses entrailles, et elle reste nue. Dans plus de sa moitié, elle est sans verdure et n'offre que des teintes mortes : la vie est absente. Son autre moitié est maigre, et vite brûlée après le printemps, parce que l'eau manque. Elle n'a pas, elle, de Liban où d'Hermon pour l'humecter ; mais le désert, son terrible voisin, qui empiète même sur elle, vomit dans ses vallées une haleine embrasée, et la dessèche, la brûle. Avec cela, ses hivers sont plus rudes, plus tempêteux ; et si, pour y échapper, l'on descend dans la vallée du Jourdain, on ne trouve plus comme en Galilée un lac enchanteur, mais une mer si étrange par son aspect, qui ne manque pourtant pas de grandeur, qu'on l'a appelée la Mer Morte, c'est assez dire qu'elle n'a rien d'attrayant, de captivant.

La Judée n'a pas de voisins, excepté au nord, où elle touche la Samarie, qui la sépare de la Galilée ; à l'est et au sud, c'est le désert, à l'ouest la mer. C'est une isolée.

Elle n'a qu'une ville, blême et triste comme elle, emprisonnée dans de hautes montagnes ; ville que la nature n'a pas fondée, qu'elle n'a pas conservée, mais qui est une

œuvre de foi et d'énergie ; qui n'a pas la beauté d'Athènes ou de Rome, mais qui pourtant a été désignée par l'humanité croyante pour servir de type à la cité éternelle que Dieu doit construire pour ses saints : Jérusalem.

Telle est le pays de Palestine, la Terre Sainte.



LA VIERGE ET LA PERLE

... *Margarita pretiosa* ...



POUR désigner la beauté parfaite, dans tous les genres, c'est à dire une œuvre rayonnante de vérité et de splendeur, nous employons un mot qui résume et concrétise toutes nos admirations, nous disons : c'est une perle. Ainsi, pour l'esprit humain, la perle est, de toutes les choses matérielles, le type le plus achevé de beauté absolue. Notre Seigneur lui-même voulant nous faire apprécier la grâce infinie de son règne, l'a comparé à une "perle précieuse". Et l'Apôtre saint Jean, décrivant les merveilles de la Jérusalem nouvelle, nous dit que "ses douze portes étaient douze perles, et que chaque porte était d'une seule perle".

Il ne faut donc pas s'étonner de voir la liturgie appliquer ce mot à Marie, Mère du Verbe, et de l'entendre lui chanter avec amour : O Vierge, vous êtes perle très fine, le plus délicat joyau des mers orientales.

Et je voudrais précisément montrer qu'il y a de réelles analogies entre la perle et la Vierge Marie.

I

Et d'abord, la perle a une origine assez mystérieuse. La science, même moderne, n'a pu encore découvrir ni fixer les lois de sa production, elles échappent à ses calculs. Sa naissance a quelque chose de singulier, de rare ; elle est due, non pas au jeu de forces régulières, mais à un accident de la nature. Et les anciens, dans leurs croyances naïves, et que d'ailleurs toutes nos lumières n'ont pas su contredire,

disaient que c'était la rosée du Ciel qui venait féconder la nacre et y faire germer ce trésor.

Quoi de plus mystérieux, également, que les origines de la Vierge ? — Selon une tradition, infiniment respectable, Marie est le fruit du miracle. Anne, sa mère, était stérile. Or, la stérilité, chez le peuple juif, surtout à une époque où l'attente du Messie était plus fiévreuse que jamais, et où Israël soupirait unanimement après son Sauveur, était considérée comme un opprobre. Dieu, pour récompenser la foi, les prières ardentes, les larmes de cette noble fille des patriarches et des rois de Juda, la releva enfin de son humiliation en la rendant mère, mère de l'enfant la plus privilégiée qui fut jamais née. Voilà, certes, un fait merveilleux.

Combien le mystère de la conception immaculée de Marie dépasse cette faveur pourtant signalée ! Au miracle de sa germination dans le sein d'une mère stérile, — miracle dont il y avait eu d'autres exemples sous l'Ancienne Loi. — L'Éternel Dieu a voulu joindre le prodige, unique dans l'histoire, de sa conception sans tache. Dès sa sortie du souffle créateur, l'Esprit Saint la couvre de son ombre, empêchant la souillure originelle de rejaillir sur son essence très pure. La Conception Immaculée de la Vierge, — dogme de notre foi, opération toute divine ! Aucune autre créature ne peut se vanter d'avoir une origine aussi auguste.

— Cette perle, qui est Marie, a vraiment été formée d'une goutte de la rosée céleste.

II

La perle est parfaite dès sa naissance. A la différence des autres bijoux, il ne faut pas qu'une main habile la travaille pour faire ressortir sa valeur. Tout l'art d'un Cellini ne saurait ajouter à son éclat primitif. Le rôle du ciseleur consiste seulement à la sertir dans l'or, ou à l'entourer de pierreries, dont les feux ne rendront que plus séduisants ses tons chastes et discrets. Mais son mérite intrinsèque est indépendant de sa situation. Pour la grâce mesurée de sa forme, l'exquise beauté de ses teintes, elle ne doit rien à l'art du joaillier.

Et de même, l'âme de la Vierge fut ornée, dès l'origine, de toutes les vertus et de tous les dons de l'Esprit Saint. Tout ce que Dieu peut verser, de son essence infinie, dans une âme humaine, Marie le reçut, dès l'instant de sa conception. Et sa Toute-Puissance ne pouvait ajouter aux faveurs extraordinaires dont elle la combla alors. — Tandis que nous devons faire effort, lutter, prier, pour acquérir telle ou telle vertu, dont le germe a été déposé dans notre



âme par la grâce du baptême, et que cette qualité ne s'obtient que par degrés successifs, sujets à toutes les contingences de la tentation et de la faiblesse, la Vierge Marie les possédait toutes, en naissant, et dans une mesure supérieure, et sans crainte de pouvoir jamais en perdre aucune.

Les diverses circonstances de sa vie ont seulement servi à les mettre en relief, et dans tout leur jour.

Ainsi, son amour de la virginité, son humilité profonde, ont éclaté au moment sublime de l'Annonciation, quand elle posa une timide question à l'Ange du Seigneur, et que, rassurée par lui sur un point délicat, elle ajouta simplement, sans être éblouie de l'ineffable honneur qui lui était proposé : " Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ". — Tout le cours de son existence, se sont révélés encore son obéissance, son esprit de sacrifice, sa sagesse, sa générosité, son abandon à Dieu, et tant d'autres vertus. La volonté providentielle lui fournissait l'occasion de manifester ce qu'elle avait dans l'âme. Mais son trésor spirituel ne s'en augmentait ni ne s'en diminuait.

— Toutes les situations, que Marie a traversées, ont été comme une couronne de gemmes, ou comme une sertissure d'or fin, n'en faisant que mieux resplendir le bel orient de cette perle mystique, sans ajouter quoi que ce fût à sa beauté essentielle, complète dès l'origine.

III

... Avez-vous jamais vu une perle, une vraie perle ! Avez-vous remarqué de quelle teintes suaves elle se nuance ! — Sa note dominante, c'est la blancheur, mais une blancheur luisante et chaude, veloutée. Son argent est tout imprégné de soleil, fécond en reflets chatoyants. On croit y saisir parfois comme des lambeaux de ciel, des vestiges de lueurs aurorales. Rien de trop vif ni trop éclatant. Tout s'y fond en couleur discrète et tendre. Quand la riche lumière orientale, pour laquelle elle est née, donne dessus, elle y produit des effets d'une telle douceur infinie...

La blancheur ! N'est-ce pas aussi la qualité maîtresse de la Vierge ? — Marie, c'est la femme idéalement blanche. Sitôt qu'on la nomme, elle s'évoque à nos yeux en forme immaculée. Elle est type de pureté. On ne se la figure pas autrement qu'en absolue blancheur. Mais sa vertu n'a rien de stoïque ni de superbe. Sous sa parure sans tache, vibre un cœur affectueux qui rayonne son ardeur. Que d'autres qualités s'ajoutent à sa virginité parfaite, pour en rehausser le charme ! Sa vie reflète le ciel. Les nuances les plus diverses de vertus avivent sa candeur. Et toujours leur éclat se tempère. Ses dons brillants se noient à demi

en la pure essence nacrée, s'attènuent en demi-teintes, extrêmement fines et douces.

Et maintenant que cette perle habite en l'or éternel, et qu'elle est sertie dans le diamant de la lumière divine, qui peut dire la splendeur vierge, semée de rose et d'azur, de son orient ?

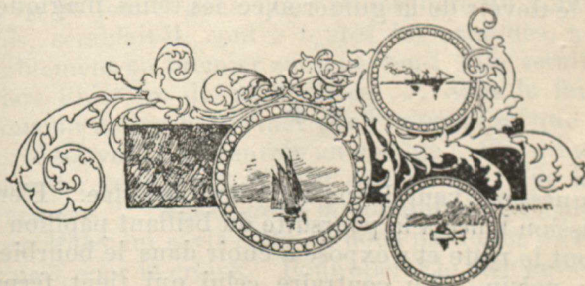
IV

... Les joailliers sertissent les perles dans l'or pur, les rehaussent de fines pierreries. Et un écrin soyeux reçoit ce trésor... Cette perle céleste qui est la Vierge, — enchaînons-la dans l'or de notre amour. Que notre cœur devienne l'écrin où elle repose. Notre vénération, nos délicatesses à son égard, notre fidélité à son culte, seront comme autant de gemmes destinées à lui faire une couronne d'honneur, et à rehausser, si possible, sa presque infinie beauté...

O Marie, "perle précieuse", faites que nous vous gardions toujours comme un sceau sur notre cœur, comme un joyau à notre doigt. Votre désir est d'être à nous. "*Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum*". Que notre vœu soit aussi de vous posséder à jamais !

HENRI D'ARLES,

Couvent des Dominicains de Fall River. Mai 07.



A L'AUBE DES VACANCES

AUX ÉLÈVES DES CLASSES SUPÉRIEURES



ES CHERS AMIS,

Pendant dix mois vous avez moissonné avec ardeur le champ de la culture classique. Puis, au cours du dernier mois surtout, une vision enchanteresse a charmé les longues insomnies que provoquent les tièdes de nos soirs d'été.

C'était *la liberté* qui vous apparaissait comme la récompense dernière, pratique et certaine celle-là, de vos efforts. Bientôt elle sera descendue de ce pays de rêves où votre fantaisie se plaisait à la loger. Reste à savoir, quand vous tiendrez sous votre main ce coursier indompté, quelle direction vous lui imprimerez. Car vous ne pensez pas sans doute qu'il lui appartienne de vous conduire à sa guise : à vous incombe le devoir de la guider avec les rênes magiques de la volonté.

La question vaut la peine d'être méditée. L'enfant que la passion lance à la poursuite du brillant papillon perd de vue tout le reste et s'expose à choir dans le borbier ou le marais voisin. Au contraire celui qui tient ferme la corde de son cerf-volant le conduit à son gré au lieu de se laisser entraîner par lui. C'est dire que la liberté, ce fantôme de vos rêveries d'étés, peut causer votre perte si vous

ne la guidez vous-même ; maîtrisez-la par contre et la joie de l'avoir domptée s'ajoutera au bonheur d'en jouir.

Or, cet usage de la liberté, un danger surtout le compromet : c'est l'*inaction*. Trop heureux de n'avoir plus à manier les lourds lexiques non plus qu'à rédiger d'insipides devoirs, vous vous abandonnez à une morbidesse paralysante. Pour tout aliment vous donnerez à votre intelligence les tartines frelatées des journaux, leurs faits divers et leurs faits... d'été. De là naîtront cette vue incomplète des choses et des idées fausses qu'une nouvelle année d'études ne réussira peut-être pas à corriger. Votre cœur, privé des amitiés du collège, moins affamé d'affections domestiques, perdra tout ressort. Et l'amour qu'une rencontre imprévue y ferait germer ne saurait lui rendre la vraie vie dont il a besoin. Ces grands mots de "liberté", de "monde" que des amis indiscrets, feront retentir à vos oreilles, envelopperont votre imagination d'un voile épais, capable de l'arracher aux ambitions généreuses. Et l'inaction sera d'autant plus déprimante qu'elle succède à une période de travail plus actif. On résiste mal à des contre-coups pareils.

Il suffirait de cette cause pour expliquer les défaillances nombreuses qu'entraîne la vacance. Combien n'a-t-on point vu de jeunes gens, que l'atmosphère du collège avait blindés, semblait-il, contre toutes les attaques, s'affaisser pitoyablement au premier coup de feu ! Elle serait longue et triste l'histoire de ces faillites... Sans la faire, nous pouvons du moins la deviner par l'impression que l'écolier rapporte souvent à sa rentrée au collège. Ces grands murs lui pèsent : pourquoi ? "C'est que je n'ai plus la liberté des vacances". Est-ce donc la possibilité de bien faire que l'*Alma Mater* lui ravit ? Qu'on nous pardonne de n'être pas assez naïf pour le croire. Pour opérer le bien autant valent les murs étroits du séminaire que le vaste espace des

champs. Non ; ce qui gêne, c'est la latitude moins grande de se donner ses aises, de vivre dans l'inaction, de savourer les conversations louches, de s'exposer aux contacts dangereux. L'impression de joie ou de tristesse créée par le retour au collège est vraiment la pierre de touche qui permet de juger si la vacance fut bonne ou mauvaise.



Au moment de se lancer sur cette arène des vacances où les chances de défaite balancent plus qu'ailleurs les probabilités de victoire, il convient que les "sages" de nos maisons songent à s'aguerrir. La récollection qui termine l'année scolaire devrait proposer à l'âme un double objet : la guérison des faiblesses passées, la prévoyance des dangers à venir. N'est-il pas à craindre que la mémoire tout occupée à revenir sur les défaillances d'hier, soit un obstacle à la réflexion pour envisager les périls du lendemain ? Combien de ces "sages" se sont dit alors : "La liberté dont je vais jouir peut m'entraîner à l'abîme. J'ai des forces pour résister ; mais l'inaction les paralysera. Il me faut donc chercher à combattre cette paresse, trouver un aliment pour toutes mes facultés à la fois ?" Et pourtant, c'est la réflexion seule qui nous montrera les armes mises à notre portée. Essayons, pendant qu'il en est temps encore, de les saisir pour les manier ensuite avec vigueur.



Convainquons-nous d'abord qu'*agir* est pour tout être un besoin, pour le jeune homme un devoir et une loi. L'idéal n'est pas moins une noble chose qu'un beau mot ; le Père Coubé en a chanté la vertu avec raison. Mais arrière le rêve qui déprime et qui endort ! le rêve, ennemi du jeune âge et anéantissement de sa force ! Lamartine, qu'on vous présente sans cesse comme un éternel rêveur, l'a dit en termes vigoureux : "Les œuvres de complaisance de l'imagination sont les voluptés de la pensée ; il ne faut pas en faire le pain quotidien d'une vie d'homme...."

Q'est-ce qu'un homme qui, à la fin de sa vie, n'aurait fait que cadencer ses rêves poétiques, pendant que ses contemporains combattaient, avec toutes les armes, le grand combat de la patrie et de la civilisation?... La pensée et l'action peuvent seules se compléter l'une l'autre. C'est là l'homme" (1). Pie X le savait bien quand il conviait à l'action d'abord les fidèles du monde entier que la Providence venait de placer sous sa houlette (2). Une brève méditation sur ce chapitre convaincra vite de l'importance de l'action, de sa nécessité pour le jeune homme, surtout quand il doit combattre l'inaction qui le sollicite. Il y a là tout un programme d'*allopathie* morale (3).



Mais que faire ? Disons sans crainte qu'avant tout il importe de *réfléchir*. Pendant l'année vous étiez rivés au devoir du moment ; impossible alors de creuser l'avenir. Aujourd'hui les larges espaces eux-mêmes vous invitent à regarder devant vous. C'est l'heure de vous demander si votre vie est orientée vers son pôle normal, si votre barque ne coule pas au gré des flots sans direction fixée d'avance, sans gouvernail qui la conduise sûrement au port. Il ne sied plus à votre âge de compter sur autrui. C'est par vous-mêmes que vous devez déterminer le champ de votre action future. Quel que rôle social qui vous soit réservé, il

(1) Avertissement de *Jocelyn*, — Comparer, dans la 9^{ème} époque, les strophes commençant par

Peut-être il était beau.....
et, dans les poésies diverses, les vers de la pièce A Némésis :
Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle !

(2) Première encyclique, du 4 octobre 1903 : *Postulant actionem tempora..*

(3) Avons-nous besoin d'ajouter une remarque presque banale ? Celui-là ne sera jamais un homme d'action qui ne sait pas *se lever tôt et à heure fixe*, ce qui suppose que l'on ne *se couche* pas trop tard et à une heure également fixe. L'inaction qui commence dès le lever paralyse la journée tout entière. En définitive, la plupart des *illogismes* de vacances — l'expression heureuse est d'un ami. — s'expliquent par la paresse du matin et l'incurie du soir. Nos jeunes amis feraient bien d'y songer sérieusement. La reprise de la vie collégiale, avec son réveil à cinq heures, paraîtrait moins rude à qui en croirait le bonhomme Bécharde :

Early to bed, early to rise !.....

faudra vous faire chevalier du bien. Divers sont les moyens comme diverses sont les intentions. Il vous appartient de déterminer les uns et les autres afin de préciser l'objet de vos études, afin de vous initier dès maintenant à l'apostolat que vous prescrivent vos aptitudes et votre tempérament. Heures bénies que celles où le jeune homme, écartant le rêve, se place en regard de sa nature vraie, cherche le meilleur milieu qui lui convienne et découvre le secret d'adopter la première au second !



En toute hypothèse vous devrez être des *esprits cultivés*. Si l'enseignement collégial vous a appris les procédés de la culture, il vous reste à les employer. La vacance peut devenir un complément du travail scolaire. A quoi vous aura-t-il servi de cataloguer les règles de la poésie si vous n'en retrouvez l'application dans les œuvres les plus connues du génie ? Jamais non plus vous ne saurez ce qu'est l'éloquence si vous ne vous pénétrez de son souffle à la lecture des chefs-d'œuvres. Et la meilleure philosophie est encore celle que vous fournira l'observation : vous en apprendrez plus long peut-être à entendre l'argumentation même d'un paysan, à disséquer ses objections, que vous n'en aurez deviné dans les thèses abstraites de vos manuels. Ne vous fiez pas aux journaux, simples reflets d'une opinion publique trop peu judicieuse, livres aux mille sens qu'il faut savoir déchiffrer avant d'en tirer profit (1). Il ne s'agit pas non plus de scruter les classiques anciens : le travail d'intelligence vous dégoûterait d'eux peut-être pour l'année suivante. Mais lisez tout haut des poésies, des discours marqués au coin de l'idéal et du bon sens. Votre goût critique s'y perfectionnera insensiblement. Ajoutez-y, si vous le voulez, quelques lectures d'histoire sur les époques où l'action catholique fut la plus vive : les quatre volumes de Mgr. Ricard sur l'école menaisienne (2) joignent aux qualités d'une douce et belle peinture tout l'agrément d'une

(1) Fonsegrive : Comment lire les journaux ? (in-12, Lecoffre, 1899, 3.50).

(2) Mgr. Ricard : Lamennais, Lacordaire, Montalembert, Garlet (in-12, Place, 3.50 chaque vol).

œuvre saine. Et ce sera prendre contact avec de nobles âmes que de vous délecter dans les correspondances particulières d'un Ozanam, d'un Montalembert, d'une Eugénie de Guérin.



Dans ces derniers ouvrages *le cœur* aussi trouvera son compte. C'est lui surtout qui doit bénéficier de la vacance, puisque les études collégiales ont cherché d'abord à développer l'esprit. La vie domestique possède ce privilège de lui fournir un épanouissement normal. Sans parler de l'affection envers les parents, qui doit alors se dilater, la sympathie pour la grande sœur est un trésor qu'il faut cultiver avec soin. Heureux ceux-là auprès de qui la Providence a placé un de ces êtres "d'amour et de lumière" ! Personne ne peut davantage en dire le prix que celui qui en est privé... Sainte-Beuve a eu raison de célébrer l'influence de la sœur sur la carrière des grands hommes (1). On comprend deux fois mieux une page lue de concert avec elle ; les pensées lui inspirent des réflexions délicates qui ne seront jamais le fait de l'homme. L'amitié aussi nourrira votre cœur ; mais encore faut-il en savoir toute la valeur, en choisir l'objet entre mille, décortiquer parfois cette perle que voile une rude gangue (2). Si c'est l'amour qui murmure à votre oreille son refrain, honte à qui en rirait ! L'amour est un danger souvent une force que Dieu lui-même met à notre disposition et qu'il suffit de savoir employer (3). Il ne pourrait d'ailleurs éteindre votre soif : le cœur est fait pour monter plus haut... jusqu'à Dieu ! Aussi serait-ce le priver de son aliment connaturel que de lui ravir la piété. Si vous habitez le village, le sacrifice de l'autel vous réclame : "On ne gagne jamais plus de temps qu'à en perdre une demi-heure chaque jour à entendre la messe (Ozanam)". Et la paroisse ne connaît pas de spec-

(1) Sainte-Beuve : Port-Royal, T. III, pp. 346, 358-60 — Cf. les réflexions que ces pages inspirent à M. Léon Sédé (Elvire et les Méditations, c. I, § 1, pp. 27 et s.).

(2) Lacordaire : Notice sur Ste-Madeleine (c. I) — Ste-Foye : Heures sérieuses d'un jeune homme (c. XII).

(3) Montier : Education du sentiment (in-12 carré, 57 W, Paris, 1905, 1 fr.).

tacle plus édifiant que celui du frère donnant le soir le bras à sa sœur pour aller avec elle porter sa prière et faire sa visite au Dieu du tabernacle. Vous ne croirez pas que la vacance, avec la liberté, vous apporte aussi le droit de négliger la confession et la communion. Si vous avez eu tant de peine à préserver votre vertu quand au collège la réception fréquente de l'Hostie la sauvegardait, imaginez-vous quelle serait votre folie de la délaissier quand le péril vous enserme de toutes parts ? Que si enfin l'amour de Dieu vous inspire plus de compassion pour le prochain, comment mieux vous initier à l'action sociale qu'en accompagnant votre famille ou le vicaire de votre paroisse auprès des malades et des pauvres ? Leçons faciles, leçons fécondes que la vacance met à votre portée et que l'avenir se réserve de faire fructifier.

* * *

Cette expansion de vos facultés les plus nobles aura pour premier effet de réprimer les incartades d'une *imagination* toujours prête à se débander. Mais elle n'est possible que si votre *corps* même reçoit un développement régulier. Ne soyez pas de ceux qui croient nuire à leur progrès intellectuel parce qu'on leur réclame une part de travail aux champs. Pour y avoir rendu vos mains calleuse, vous n'en serez que plus aptes à approcher et à comprendre " ceux qui, dans la liste de leurs pairs, comptent pour premier ancêtre le fils de l'ouvrier (Faucher de St-Maurice) ". C'est sous l'empire d'une idée fausse que certains parents n'osent inviter au labeur manuel Monsieur leur Fils ; c'est à tort qu'ils croient ainsi l'abaisser. Ils ne songent pas que l'effort musculaire en fera bien plutôt un homme que les longs stages de fainéantise sur la place du bourg. Au moins déployez vos poumons dans de longues et fréquentes promenades sur les côteaues ou sous les grands chênes. La vue des larges horizons, l'odeur qui monte des foins, l'air pur qui vous enveloppe, tout cela, en exaltant les facultés, étend les ressorts de la vie, accroît les forces physiques et compense les déperditions que provoquent les dix mois d'internement.

* * *

Dans ces courses ne traînez point votre moi seul. On a vite fait le tour de soi et la vue de son intérieur, en face de la nature, a souvent de quoi déprimer. Souffrez que je vous conseille trois *amis*. C'est d'abord celle que nous appelions plus haut la grande sœur. Si elle est instruite, l'acuité de son intelligence excitera la vôtre ; n'est-elle que bonne, sa sensibilité mise en présence des grands spectacles vous révélera des trésors précieux. En son absence ayez sous votre main ces livres, conseillers discrets, dont nous parlions plus haut ; Ces murmures de l'air prêtent une voix à leur silence. L'on peut dire d'eux ce que le poète pensait de son camarade : "*In solis mihi turba locis (Ibulle)*". Plus que de toute autre aimez la compagnie du vicaire de la paroisse. Les bonnes inspirations, les douces pensées qui naissent à son contact ! Son âge le rapproche de vous ; son âme, en rapports quotidiens avec Dieu, rapprochera de Dieu la vôtre. Si vous méditez, il aide vos réflexions ; si vous lisez, ses remarques vous font pénétrer davantage les mystères du texte. Il a parcouru le cycle d'études que vous poursuivez : sa conversation vous rappelle les notions oubliées, elle vous prépare aux recherches nouvelles qui vous attendent. Qu'il soit homme d'action, d'action sociale surtout, il vous initiera à ces formes multiples de l'apostolat qui solliciteront plus tard votre activité : Conférences de St-Vincent de Paul, patronages, journalisme, conférences, bureaux de renseignements, bibliothèques, cercles d'études, jardins ouvriers, économie domestique, caisses rurales, lutte anti-alcoolique, œuvres de jeunesse, que sais-je encore ? Et sa faculté d'observation vous apprendra à surveiller les moindres traces qui marquent chez vous une déperdition de votre langue : Ce sera tout profit pour cette admirable Société du parler français à laquelle il convient que vous vous intéressiez. Ne fit-il que vous familiariser avec le rôle de vicaire que Dieu vous réserve peut-être, serait-ce donc si grand mal ? (1).

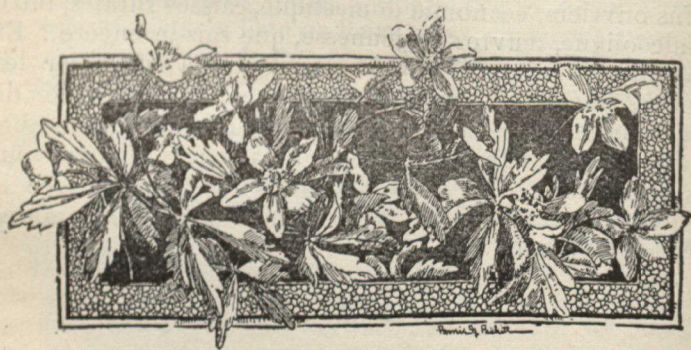
(1) Il suffit de le noter au passage ; si la paroisse compte un cercle de jeunesse sous la direction du vicaire, la place de nos élèves des classes supérieures y est tout assignée. Il n'appartient à personne plus qu'à eux de le soutenir par leur présence et leurs travaux. On ne saurait imaginer de plus heureux dérivatif à cette paresse qu'engendre le temps des vacances et qui nous paraît le pire des dangers.

Parlons net. Vos relations avec lui vous permettront surtout de garder votre cœur pur, d'élever encore le niveau de votre esprit, de ne pas vous égarer dans votre solitude personnelle. Ce doit être le grand résultat de la vacance de vous rendre plus aptes aux études nouvelles qui vous sont réservées, sans déperdition aucune des forces acquises. Les moyens que nous venons de passer en revue vous y aideront, mais nul plus que le dernier. Grâce à la compagnie bienfaisante du vicaire vous rentrerez au collège plus ardent au travail, plus pieux aussi. Vos maîtres, vieux ou jeunes, se réjouiront de vous retrouver meilleurs encore qu'au départ. Ils seront excités par là même à faire fructifier davantage vos ressources et à sculpter en vous ces "images parfaites de la plénitude du Christ" que rêve de vous voir tous devenir.

Votre tout dévoué et tout humble ami,

EMILE CHARTIER, Ptre.

Institut Catholique de Paris,
74, rue de Vaugirard,
28 mai 1907.



PETITES MÉDITATIONS

DE LA PRÉSENCE DE DIEU



SAINT PAUL disait aux Athéniens : “ Dieu donne à chacun la vie, la respiration et toutes choses ”, et il concluait que nous ne saurions être loin de lui, bien plus, que nous ne sommes ou n’avons quelque chose que par lui, et qu’autant que nous recevons continuellement de sa toute puissance, de sa vertu créatrice et conservatrice.

Il y a néanmoins une présence plus excellente de Dieu en nous : c’est celle par laquelle il opère dans l’âme des justes, par une action immortelle, la sainteté et la grâce, leur donnant “ le vouloir et le faire ”, leur en inspirant la demande, les faisant prier, “ priant lui-même en eux ”. C’est pour inviter à cette présence que Jésus-Christ a dit : “ Demeurez en moi et moi en vous ; je suis le cep de la vigne dont vous tirez à chaque moment toute influence ; vous ne pouvez rien sans moi, vous ne pouvez porter aucun fruit ”.

Le défaut d’attention à Dieu présent est ce qui nous égare de notre fin et nous fait tomber dans le péché.

“ Ils n’ont point Dieu devant les yeux, ils les ont détournés pour ne le point voir, et se sont livrés à l’égarement de leur cœur ”. Fussions-nous dans le paradis terrestre, comme nos premiers pères, ou dans le Ciel, comme Lucifer, si nous y perdons votre souvenir, Seigneur, si notre cœur se détourne de vous, il nous faut périr.

“ Israël était faible ; je le soutenais, mais il s’est secoué de ma main et il s’est perdu ”. Est-il possible qu’on ne veuille pas comprendre les dangers auxquels on s’expose en s’éloignant de l’auteur de notre sanctification ! Que trou-

vous nous partout ailleurs ? Mille misères auxquelles nous ajoutons la nôtre, et en nous un amour propre qui nous fait prendre le change sur tout cela, nous trompe, nous tourmente et nous égare. C'est bien là préférer rien à tout, la faiblesse à la force, la misère au souverain bien, et quelques chimériques satisfactions, pleines de trouble, à la paix et au repos.

Il est pourtant très commun de tomber dans cette erreur. On veut être vertueux, mais jusqu'à un certain point seulement, et l'on se persuade que c'est assez. C'est à Dieu et non pas à nous de fixer les limites de notre perfection et les conditions de notre salut, et il y en a plus qu'on ne pense pour lesquels il faudra parvenir à une grande perfection ou s'exposer à la damnation éternelle. On veut posséder sa propre sagesse, et l'on s'appuie sur quelques pratiques, dont on prétend se contenter : ce qui n'aboutit qu'à mettre un mur de séparation entre Dieu et l'âme, au lieu que par la fidèle attention à Dieu présent l'âme peut demeurer attachée à Dieu et faire l'expérience de cette parole : "Celui qui m'a trouvée a trouvé la vie, et il puisera le salut dans le Seigneur".

Au reste, quand on parle d'une fidèle attention à la présence de Dieu, on n'entend pas qu'il faille se hanter l'esprit et penser à Dieu par un effort violent, mais simplement demeurer attentif et attaché à lui par le penchant amoureux qu'il a donné pour lui au cœur humain, par une douce confiance qui attend tout de lui, ne se repose qu'en lui et ne compte que sur lui. De même quand on dit que pour cela il faut se séparer de tout, tout quitter, "tout perdre", on entend que c'est par un oubli, un mépris, un détour qui laisse derrière soi tout ce qui est passé, comme une chose qu'on a jetée là, à laquelle on ne pense plus, ainsi que l'avenir que l'on abandonne à la providence, de qui l'on veut dépendre, sans souci de ce qu'elle nous ménage pour le lendemain.

Pesons donc tout ceci : il le mérite bien. Craignons l'éloignement de Dieu ; déterminons-nous efficacement à renoncer à tout ce qui peut faire obstacle à cette présence et adhérence à Dieu. Ne cherchons point de prétextes pour nous en excuser ; car cette vertu, cette sagesse, elle

est devant nous, elle est de nous, elle nous porte directement à Dieu, qui est partout, en tout temps, en toute rencontre. L'âme par ce regard mutuel, s'attire la grâce, la force et l'amour.



C'est la pratique des parfaits et des commençants ; c'est un moyen efficace et qui renferme les autres. C'est une pratique à l'usage de tous, quoique à des degrés différents. Il faut nécessairement que pour tous l'objet du recueillement soit l'amour de celui qui est *seul* notre principe, notre fin et le centre de notre repos. Quelques grandes que paraissent les vertus que l'on peut pratiquer par intervalles, si Dieu n'en est le principe et la fin, elles ne peuvent subsister ni avoir beaucoup de valeur devant lui.

La présence de Dieu est à l'âme un baume qui la guérit, la fortifie et la réjouit, dès que le bon plaisir de Dieu est constamment et simplement regardé par l'âme dans tout ce qui se présente à elle ; elle en trouve le goût, la douceur, la suavité. Cette divine présence est au cœur fidèle un trésor de grâces et de richesses inépuisables. C'est la véritable sagesse, qui donne la vraie humilité, la parfaite charité, et toutes les vertus.

Pourquoi donc cherchons-nous sans cesse de nouveaux moyens de perfection ? Pourquoi nous engager dans des routes détournées et de longs circuits pour aller à Dieu, tandis que cette voie droite nous est préparée ? C'est de cette voie qu'il est dit : " Les ignorants y marcheront sans crainte et sans s'égarer ; le soleil ne s'y couchera pas, la lune n'y souffrira pas de déclin, et la lumière qui y subsiste éclaire et chauffe, fortifie, soutient et fait fructifier ". Puis donc que nous comprenons les avantages de cette pratique, ne faisons pas comme les Israélites qui languirent autour de la Terre Promise, et ne firent pas en quarante ans ce qu'ils eussent pu faire en quarante jours.

La foi nous apprend que le ciel et la terre sont remplis des grandeurs et de la majesté de Dieu, et nous pouvons sans intervalle traiter avec lui. La chose n'est pas difficile, c'est l'amour qui en doit faire tout l'exercice. Il n'est pas besoin de grands raisonnements, mais d'une bonne volonté. Il faut se tourner vers Dieu, et faire avec une intention droite tout ce qu'il veut qu'on fasse, et ne pas attendre le moment où l'on regrette de ne pas avoir agi. ***

LES CATACOMBES DE SAINTE EMÉRENTIENNE

SIMPLE RÉCIT D'UNE VISITE (1)



IER APRÈS-MIDI, je suis allé aux Catacombes de Sainte Émérentienne, sur la voie Nomentane. C'était la fête de Ste Émérentienne, sœur de lait de Sainte Agnès, et j'en ai profité pour aller visiter ses Catacombes qui sont très loin, plus loin, d'un quart de mille, que celles de Ste Agnès, sur la *via Nomentana*.

Je ne les ai pas visitées avec soin. J'étais déjà fatigué en arrivant ; elles étaient remplies de curieux, et très peu aérées.

Elles sont à une grande profondeur, audessous de la vigne *Leopardi*, et l'on y descend par un escalier très long et peu sûr. Les galeries sont étroites, hautes, et il y a deux étages.

On remarque quelques fresques du troisième siècle qui sont bien conservées. J'ai vu les cinq vierges sages qui portaient des flambeaux depuis tant de siècles, dans ces ténèbres. J'ai vu Adam et Ève, Daniel dans la fosse aux lions, Jonas, les trois enfants dans la fournaise, le bon Pasteur, Moïse qui frappe le rocher, etc. J'ai vu des figures d'*orantes*, une Vierge et son Enfant, peintes sur la voûte d'une chapelle du quatrième siècle, et qui vous regardaient de leurs grands yeux ouverts largement, comme étonnés après un si long silence et tant de solitude de revoir tant de pauvres *humains*. La Vierge porte un amp'le voile qui des cheveux à moitié découverts retombe sur les épaules et sur les bras ; ses mains soulevées et étendues lui donnent l'atti-

(1) Extrait d'un journal de voyage.

tude d'un prêtre à l'autel. Devant sa poitrine se dresse son Enfant que rien ne paraît soutenir et qui n'est représenté qu'à demi, comme sa mère, et jusqu'à mi-corps. A droite et à gauche se dessine le monogramme du Christ dont les deux premières lettres grecques sont entrelacées.

Ici, sur cette chaire épiscopale, appuyée au mur et sculptée dans le roc, s'asseyait l'officiant de ces cérémonies liturgiques. Voici le côté des femmes, et voilà celui des hommes. Ici des colonnes pour supporter les lampes brûlant comme un souvenir d'amitié et de vénération devant les restes des premiers martyrs. Voilà les niches, le presbytère, l'autel.

J'ai vu des morceaux de marbres brisés, ramassés dans les coins et qui représentaient des bons pasteurs, des agneaux, des arbres, un chien. Sur celui-là, un bon pasteur debout soutient une brebis sur un de ses bras pour lui permettre de mordre aux feuilles d'un arbre voisin, et de l'autre main il donne une pitance à son chien qui appuie une patte sur la jambe de son maître.

On a fait une procession avec des chants religieux, dans ces ruelles souterraines ; dans la distance ces voix inégales semblaient le bruit confus des trépassés surpris dans leur asile séculaire. Et je lisais : " Calliste, de Sicile, je repose ici après avoir vécu 40 ans. J'habite l'éternité ". Plus loin : " *Epictetas* à son excellente sœur *Gaiane* ". A la sortie, j'ai respiré librement, avec plaisir ; mais j'ai remporté un joli mal de tête jusqu'à la maison. A chacun son petit martyre, ici-bas. Eh bien ! Ces romains d'autrefois étaient donc de vrais bons chrétiens ! Ceux d'aujourd'hui ne paraissent pas leur ressembler comme des frères. Du moins je suis trop près d'eux pour le reconnaître. O Saints Martyrs, intercédez pour nous, pour l'Eglise, pour ma patrie, pour les miens, pour ma carrière et pour ma mort. — INTERCEDITE PRO NOBIS.



CHRONIQUE DOMINICAINE

ROME. — Pendant les fêtes de la Pentecôte, le Chapitre général de l'Ordre de St-Dominique s'est réuni au couvent de Notre-Dame de la Quercia, près Viterbe, sous la présidence du R^{me} Père Cormier, maître général.

— Le 21 mai ont été célébrées les fêtes du couronnement de Notre-Dame de la Quercia par S. Em. le Cardinal Cretoni, du titre de Sainte-Marie-sur-Minerve, préfet de la Congrégation des Rites.

— Le 9 avril, la Congrégation des Rites a examiné et approuvé la validité des procédures entreprises par ordre apostolique au sujet de la Béatification et de la déclaration du martyr du vénérable serviteur de Dieu François de Capillas, missionnaire dominicain, mis à mort le 15 janvier 1648. D'après le témoignage de Benoit XIV, c'est le premier martyr de la Chine. Espérons que la cause de cet intrépide enfant de Saint-Dominique qui, le premier, a versé son sang pour la cause de Jésus-Christ en terre chinoise, sera couronnée de succès, et que nous pourrons acclamer et fêter dans le Vénérable François de Capillas un nouveau Bienheureux.

(Année Dominicaine.)

— Le T. R. P. Hage, Vicaire Provincial, le T. R. P. Côté, Prieur du Couvent de St-Hyacinthe, et le T. R. P. Langlais, Prieur du Couvent d'Ottawa, partiront bientôt pour l'Europe afin d'assister à la Congrégation intermédiaire de la Province de France qui se réunira à Kain Belgique, le 22 juillet. Nous demandons aux abonnés du " Rosaire " le secours de leurs prières pour les décisions importantes qui seront prises à cette réunion, et pour un heureux voyage et le prompt retour de nos Supérieurs du Canada.

OTTAWA. — Les 25 et 26 Mai, en notre couvent d'études d'Ottawa, on célébrait les fêtes toujours si profondément impressionnantes des Ordinations. Dix de nos jeunes religieux avaient été appelés à recevoir les divers Ordres, par lesquels, comme en des ascensions mystérieuses, l'âme s'élève jusqu'au sommet royal du Sacerdoce. Pour la Tonsure : Les RR. FF. M. Marchand, D. Archambault, L. Trudeau, E. Bellemare, B. Lefebvre. Pour les Ordres Mineurs : Les RR. FF. T. Houle, J. Mathieu, R. Ouimet. Pour la Prêtrise : Les RR. PP. H. Martin et B. Deschênes.

Ce furent des jours d'exceptionnelle solennité religieuse, de fraternelle et douce gaieté.

C'est à l'oratoire du Noviciat, tout parfumé de fleurs nouvelles, tout étincillant de lumières, c'est dans ce lieu, où l'âme si idéalement pure et pieuse du novice a vécu ses meilleures heures, où elle a goûté, dans de saints épanchements, les charmes de l'amitié divine, c'est là, tout près de Dieu, qu'ils furent reçus par leurs parents, leurs frères, leurs amis. Pendant que les hymnes sacrées racontaient les gloires et l'éternité du Sacerdoce Chrétien, tous allèrent, avec respect et amour, baiser les mains consacrées des nouveaux prêtres, comme ils l'eussent fait pour celles du Christ. Puis à genoux ils reçurent leur première bénédiction. Combien douce, combien intense était l'émotion de tous ; et c'est du cœur plus encore que des lèvres qu'on commença le chant des fraternelles amitiés : "*Ecce Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*".

Qui veut connaître le bonheur de la vie claustrale, doit la partager en ces instants de grâces et de bénédictions divines. Alors la vie religieuse apparaît dans tout l'épanouissement de son angélique beauté : un air de fête envahit les solitudes sévères du cloître ; l'austérité se fait plus aimable, la sainte joie débordant des cœurs illumine les fronts ; alors si la famille dispersée a pu se réunir, si aux ivresses divines s'unissent les joies filiales de la terre . . . c'est déjà un avant goût du bonheur céleste. Mais à quoi sert de le dire ? Pour le comprendre . . . il faut l'avoir vécu.

Dimanche, jour de la Très Sainte Trinité, les deux nouveaux prêtres célébrèrent leur première messe. Le chœur des religieux et celui de la paroisse surent exprimer, par leurs chants, d'un choix et d'une exécution artistique tout à fait supérieurs, le caractère si grandiose du culte chrétien, dans

cette belle et grande cérémonie. Dans une allocution riche d'émotions et de pensées, le nouveau Prieur de notre couvent, le T. R. P, A. Langlais, nous donna comme une révélation nouvelle de la grandeur du Prêtre, en nous le montrant : " Centre de la vie surnaturelle et morale des âmes ".

Une première messe ! Quelle moment d'extatique bonheur, que celui où, pour la première fois, le jeune prêtre monte à l'autel. Nul ne l'égalera jamais. Sous ses cheveux blanchis, il vivra de ce souvenir. Une messe : mystère de grandeur et de fécondité ; puisque c'est la participation aux opérations divines de la Trinité Sainte. Le Père éternel prononçant son Verbe engendre son fils ; le prêtre de par son verbe sacramentel enfante, sous les espèces, le Verbe fait chair. Le Fils, sacrificateur sublime s'offre en holocauste sur l'autel de l'éternité. Le prêtre dans l'identité du même sacrifice l'immole comme victime. L'esprit Saint est le ministre invisible de l'économie rédemptrice ; le prêtre, à l'autel, est le ministre visible du sang divin : Image de toutes grâces et de toute rédemption. — Honneur à vous, chers Pères, que Dieu a aimés au point de vous faire ses amis de prédilection, ses prêtres.

Remercions Dieu de permettre, dans notre beau et cher pays, le libre épanouissement de la vie religieuse et sacerdotale. Prions pour que ceux qui en méconnaissent le rôle bienfaisant et indispensable n'en puissent jamais arrêter sur nos rives les flots féconds de vertus sociales et de vie divine.

MGR FLOOD. — Le 17 mai dernier, la mort enlevait presque subitement à l'affection de ses diocésains Sa Grandeur Mgr Patrice Vincent Flood, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, Archevêque de Port-d'Espagne et Métropolitain des Indes Occidentales.

Mgr Flood était irlandais d'origine. Né à Longford en 1844, il entra chez les Dominicains à l'âge de dix-sept ans. Après ses études théologiques faites en Irlande et à Rome, il s'adonna avec un très grand succès au ministère de la prédication dans son propre pays, et devint bientôt un des plus éminents religieux de sa Province. Appelé plusieurs fois déjà au gouvernement de diverses maisons de son Ordre, il succéda en 1882 au Père Thomas Burke, de célèbre mémoire en

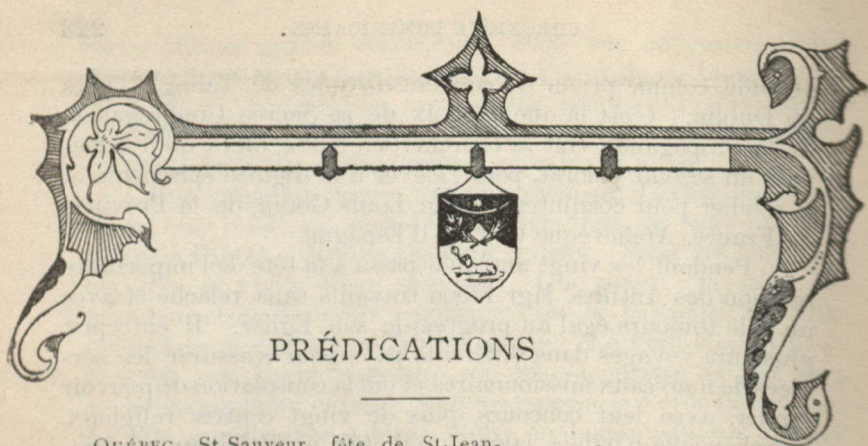
Irlande, comme prier du couvent d'études de Tallaght, près de Dublin. C'est là que le choix de la Sacrée Congrégation de la Propagande vint le chercher, en 1887, alors qu'il achevait un second priorat, pour l'élever à la dignité épiscopale et le donner pour coadjuteur à Mgr Louis Gonin, de la Province de France, Archevêque de Port-d'Espagne.

Pendant les vingt ans qu'il passa à la tête de l'importante mission des Antilles, Mgr Flood travailla sans relâche et avec un zèle toujours égal au progrès de son Eglise. Il entreprit plusieurs voyages dans différents pays pour s'assurer les services de nouveaux missionnaires, et eut la consolation de pouvoir fonder, avec leur concours, plus de vingt centres religieux. L'archevêque n'oublia jamais qu'il était un Prêcher, et s'employa avec la plus admirable persévérance à l'instruction de son peuple. Tous les dimanches il adressait la parole aux fidèles, soit dans sa cathédrale ou dans quelque autre église, et chaque année ses lettres pastorales venaient exciter le zèle de ses frères pour la gloire de Dieu et de la Sainte Eglise, décourager le vice, et promouvoir toute espèce de bonnes œuvres. La jeunesse fut le constant objet de sa paternelle sollicitude, et pour lui assurer le bienfait d'une éducation chrétienne, il multiplia les écoles catholiques. Le dévoué prélat ne refusa jamais son précieux concours à aucune œuvre sociale de nature à assurer le bien-être et le bonheur de son peuple, lors même qu'il n'en était pas l'initiateur et qu'elle n'avait qu'un caractère purement séculier.

Mgr Flood laisse à la Trinitad le souvenir d'un prélat simple et grand, tout aussi à l'aise à la table de son Roi que dans les cabanes des pêcheurs des Iles. Il était digne sans ostentation, bon et humble sans affectation. Ses sympathies étaient larges et franches, et il fut aimé de tout son peuple. Par la grande élévation de son caractère, il a su conquérir pour son Eglise l'admiration et la haute estime de ceux du dehors, et son trépas a causé une douleur commune aux catholiques et aux protestants. *Testimonium bonum ab his qui foris sunt.*

— Nous recommandons aux prières de nos abonnés M. Jehan Vuillermet décédé à Paris à l'âge de 28 ans. Il était le frère du R. P. Vuillermet, ancien rédacteur de la revue "Le Rosaire".

R. I. P.



PRÉDICATIONS

- QUÉBEC, St-Sauveur, fête de St-Jean-Baptiste..... T. R. P. HAGE
 QUÉBEC, Retraite aux RR. Sœurs Dominicaines R. P. ROY
 ST HYACINTHE, N.-D. du Rosaire, solennité de S. Pierre et S. Paul..... R. P. DOYON
 ST HYACINTHE, N.-D. du Rosaire, réunion du T. O. le 11 juillet..... R. P. GONTHIER
 ST HYACINTHE, N. D. du Rosaire, solennité de Ste Anne le 28 juillet T. R. P. BACON
 ST HYACINTHE, Triduum au Précieux-Sang, 3 au 7 juillet..... R. P. GONTHIER
 ST AIMÉ, fête de St-Jean-Baptiste le 24 juin..... R. P. DOYON
 MONTRÉAL, Ste Brigide, retraite du 17 au 26 R. P. CHARRON
 MONTMAGNY, St Thomas..... R. P. ROY
 BUCKINGHAM, bénédiction d'église, 7 juil. R. P. MIVILLE
 RIMOUSKI, retraite aux RR. Sœurs du S. Rosaire, 6 au 16 juillet..... R. P. ROULEAU
 OTTAWA, Sœurs de la Miséricorde, retraite aux Madeleines du 12 au 22 juillet.. R. P. ARCHAMBAULT
 FALL RIVER, retraite aux RR. Sœurs Dominicaines, 26 juillet au 4 août.. T. R. P. MARION
 STE ANNE DE PRESCOTT, 28 juillet ... R. P. ROULEAU
 EMBRUN, érection du Rosaire..... R. P. ARCHAMBAULT
 WOONSOCKET, R. I., Triduum du 22 au 26 juillet..... R. P. DOUCET
 CATHÉDRALE, OTTAWA, Sermon de la St Jean Baptiste R. P. ARCHAMBAULT
 ST JEAN BAPTISTE, OTTAWA, Sermon de la St Jean Baptiste..... R. P. ROULEAU
 PETITS FRÈRES DE MARIE, St-Hyacinthe 30 juin au 9 juillet..... T. R. P. MARION
 ST JEAN DESCHAILLONS, 24 juin fête patronale, 28 juin adoration..... R. P. COUET
 ST HYACINTHE, du 22 au 26 juillet Retraite aux Frères Maristes..... T. R. P. BACON
 VILLA-MARIA, P.A., Retraite aux SS. de la Ste Humilité de Marie du 1er au 15 juillet..... R. P. LAFERRIÈRE